

Carlos Fuentes

D'une frontière l'autre

Traduttore traditore. Cette formule célèbre est la croix que porte la tribu presque anonyme des traducteurs littéraires. Mes traducteurs m'ayant toujours satisfait, je n'ai été confronté aux périls – ou plutôt aux trahisons – de la traduction que lors d'un voyage à Moscou durant l'été 1963. À l'époque, Khrouchtchev était au pouvoir. Le mythe du dégel du stalinisme était à son apogée et de très nombreux écrivains étrangers étaient invités en URSS.

Je garde notamment un souvenir très vif d'un voyage en car à Iasnaïa Poliana, la ville natale de Tolstoï, en compagnie des écrivains anglais William Golding et Angus Wilson, et de l'*anti-romancier* ou *nouveau-romancier* (les termes sont-ils synonymes ?) Alain Robbe-Grillet. Ce dernier ne cessait de faire arrêter le car pour descendre ramasser des feuillages et examiner l'écorce des superbes bouleaux de cette région.

La traduction en russe de l'un de mes romans, *La mort d'Artemio Cruz*, fut publiée durant mon séjour sous le titre « La mort d'Artemio Kruza ». Mon nom apparaissait en caractère cyrilliques. Naturellement, je me sentis très honoré, mais je fus aussi complètement décontenancé.

« L'original compte plus de 400 pages, dis-je aux camarades qu'on nous affectait invariablement pour nous guider dans le labyrinthe soviétique. Alors pourquoi la traduction n'en a-t-elle que la moitié ?

– Parce que nous avons coupé la moitié du roman, me répondit-on.

– Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? ». J'étais hors de moi.

Cet article a d'abord paru dans *Patek Philippe*, n°5, décembre 1998. Nous remercions Anne Damour, sa traductrice, de nous l'avoir signalé et Carlos Fuentes, contacté par Céline Zins, de nous avoir autorisé à le reproduire.

« Nous l'avons fait dans votre intérêt, M. Fuentes. Nous connaissons les goûts des lecteurs soviétiques, expliquèrent-ils d'un ton courtois, sous-entendant que j'en ignorais tout. Ils n'apprécient ni les discussions politiques ni les scènes érotiques. C'est ce que nous avons coupé dans notre ouvrage. »

Après un moment de silence stupéfait, je ne pus que répliquer : « Eh bien, je vous admire d'avoir trouvé 200 pages à traduire, car il n'est question dans ce livre que de sexe et de politique. »

J'admets qu'il s'agit là d'un cas extrême. Habituellement, le voyageur n'a pas besoin de quelqu'un pour traduire ses livres. Il a juste besoin qu'on l'aide à commander un sandwich au fromage, à s'enquérir du prix d'une paire de sandales, ou encore à franchir la frontière sans encombre. Je n'ai jamais autant senti le besoin d'un traducteur que le jour où, lors de ce même malheureux voyage en URSS, j'atteignis en train la frontière polonaise (j'avais eu envie de pénétrer en Russie en traversant les paysages littéraires de Tourgueniev et de Gogol), et me trouvai soudainement confronté à un problème brûlant qui me donna néanmoins froid dans le dos.

J'étais monté dans le train à Utrecht, en Hollande. Comme au temps de Lénine, nous occupions un wagon plombé réservé aux voyageurs allant en Union soviétique. Les femmes étaient vêtues de peignoirs fleuris tandis que les hommes, en pyjama, étaient pieds nus. Un *moujik* droit sorti d'un roman de Tolstoï passait avec un samovar, servant du thé et des biscuits. Nous étions entièrement coupés du reste du train et personne ne parlait d'autre langue que le russe, à l'exception d'un sympathique trio d'étudiants ghanéens avec lesquels je pus converser en anglais.

À la frontière polonaise, les autorités montèrent à bord du train pour vérifier nos papiers. J'eus la malchance d'être interrogé par un jeune officier arrogant. Ayant examiné mon passeport, il se mit dans une fureur noire et m'ordonna de descendre du train sans délai. J'étais en pyjama, comme mes compagnons de voyage. L'officier, pistolet à la main, me poussa hors du train et, ainsi accoutré, je me retrouvai sur un quai de gare, me demandant que faire, ou plutôt que dire. Je fus sauvé par mes interprètes. Après des palabres en russe avec l'officier, ils revinrent m'expliquer la situation : « L'ambassade de Pologne à Mexico vous a délivré un visa pour entrer en Pologne par avion. Ils n'ont pas spécifié que vous arriveriez en train ». Finalement, on me laissa remonter dans le wagon sous le regard sardonique du jeune gradé, qui ne condescendit à me rendre mon passeport qu'au moment où le train démarrait. Je décidai alors de me passer un moment d'interprète, convaincu que certains mots sont universels. « Idiot ! », hurlai-je dans sa direction, bénissant la vitesse du train qui me mettait hors de portée du pistolet.

Traduire, trahir : parfois, on a aussi besoin d'un traducteur entre deux pays pratiquant la même langue. L'écrivain mexicain Alfonso Reyes proposa un jour que l'on instaure un « Bureau des coutumes linguistiques » pour éviter à un Mexicain de demander une *cajeta* – laitage sucré au Mexique – lorsqu'il se trouve en Argentine, où ce mot désigne le sexe féminin, tandis que le dessert en question s'y nomme *dulce de leche*. *Guagua* est un autobus à Cuba mais un bébé au Chili. Le maïs se dit *elote* au Mexique et *choclo* en Argentine. Et ainsi de suite.

C'est dans le domaine littéraire que la traduction prend toute son importance. Ainsi, une traduction médiocre, voire une traduction littérale, peut altérer un texte, mais une belle traduction peut le transfigurer, ce qui est le cas des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe traduites par Baudelaire. Dans l'admirable traduction du poète, que beaucoup, y compris moi-même, considèrent supérieure à l'original gothique et parfois incohérent, il est vrai que l'Edgar Allan Poe de Virginie ou de West Point ne se calque pas exactement sur sa version baudelairienne.

Alors, qu'est-ce donc réellement que la traduction ? Tous les dictionnaires en conviennent : traduire signifie « exprimer ». Mais cette définition n'identifie-t-elle pas la traduction à son résultat ? Que dire du processus qui intervient entre le texte à traduire et le texte traduit ? N'implique-t-il pas un déplacement, un véritable transfert d'un lieu vers un autre ? Si tel est le cas, alors que déplace-t-il ? Des mots, encore des mots, toujours des mots ? Et de quelle manière s'effectue ce déplacement : en restant fidèle au texte d'origine, quelles que soient les trahisons imposées à la langue dans laquelle on traduit ? Ou en respectant celle-ci, ce qui entraîne la trahison de la première ?

Pour moi, une bonne traduction n'est ni le simple reflet verbal ni la copie conforme du texte de départ, mais la forme la plus difficile et la plus périlleuse de transfert sans perte d'identité : un peu comme de traverser la frontière polonaise et d'entrer en URSS sans cesser d'être un citoyen mexicain qui écrit en espagnol.

La plupart des cultures ont tendance à négliger le traducteur ou ne lui attribuent qu'une importance minime. Il est pourtant le double de l'auteur – *mon semblable, mon frère* – comme le dirait Baudelaire. Il est à l'origine, sinon de la possibilité d'écrire, du moins de celle de lire et parfois même de parler : je serais privé de la joie de lire le magnifique *Eugène Onéguine* de Pouchkine sans la traduction en anglais de Charles Johnston, ou de le réciter sans la traduction en vers de Walter Arndt.

Traduire : rester fidèle ou trahir ? Cela dépend : faut-il considérer la traduction comme une simple technique ou – et c'est de plus en plus le cas – comme un art ? Si c'est un art, le traducteur aide les lecteurs à pénétrer au plus profond du texte. Et les lecteurs entendent battre le cœur de Proust, de Kafka ou de Mme Musaraki parce que le traducteur a prêté l'oreille au texte original et que, l'ayant écouté, il l'a vu. Faudrait-il récuser l'oreille parce qu'elle ne voit pas, ou l'œil parce qu'il n'entend pas ?

Louons plutôt l'oreille qui sait entendre et l'œil qui sait voir. La description la plus juste, à mon avis, de ce que les écrivains et les traducteurs ont en commun est due à la plume du romancier Henry James : « Nous travaillons dans l'obscurité. Nous faisons ce que nous pouvons, nous donnons ce que nous avons. Notre doute est notre passion et notre passion est notre tâche. Le reste est la folie de l'art. »

Traduit de l'anglais par Anne Damour